# Entre biographie et histoire collective : Charlotte Olivier-von Mayer (1864-1945) et la lutte contre la tuberculose

Autor(en): **Heller, Geneviève**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **2 (1995)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-7244

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# ENTRE BIOGRAPHIE ET HISTOIRE COLLECTIVE

## CHARLOTTE OLIVIER-VON MAYER (1864–1945) ET LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE

GENEVIÈVE HELLER

## PRÉAMBULE

Mes études universitaires en histoire de l'art menées en France à la fin des années soixante avaient fait naître en moi un sérieux préjugé à l'égard des biographies, notamment celles des peintres et des architectes du XIXe et du XXe siècle, trop souvent romancées ou hagiographiques, qui apportaient peu d'éléments pour comprendre l'œuvre.

Je me suis donc orientée, en histoire sociale, vers une histoire collective, anonyme. Or, après un long détour, je m'approche d'un genre qui était suspect à mes yeux. Il faut préciser que la biographie que j'ai abordée n'a pas été étudiée pour elle-même et qu'au moment de l'écriture elle n'a pas été sous-tendue par une réflexion attentive sur le genre historique. C'est après coup que j'ai découvert les débats menés en histoire sur la biographie.

La biographie de Charlotte Olivier était un angle d'approche pour étudier un thème récurrent de la vie sociale de la première moitié du XXe siècle, à savoir la lutte contre la tuberculose dans le canton de Vaud.[1] Elle est envisagée comme un complément pour la compréhension de la campagne de prévention.

C'est la deuxième partie de la longue vie de Charlotte Olivier-von Mayer qui concerne la lutte contre la tuberculose, à savoir l'action qu'elle a entreprise alors qu'elle avait 47 ans et qu'elle a prolongée jusqu'à près de quatre-vingts ans. Elle a été active et influente dans les diverses instances qui ont mené la lutte dans le canton de Vaud: essentiellement la Ligue vaudoise contre la tuberculose (abrégé en L. V. T.) et le Dispensaire antituberculeux. Elle a été confrontée à la fois à l'inertie des mentalités et à l'incurie des institutions, aux implications sociales de la maladie (contagieuse, longue et ruineuse), à la nécessité de créer des réseaux de prise en charge, à l'incapacité du système médical d'assumer les conséquences de la tuberculose. Avant d'aborder cette phase décisive, pendant laquelle Charlotte Olivier est totalement immergée dans cette action, voici de manière brute les faits biographiques relatifs à son origine, à sa formation, aux événements qui l'ont amenée en Suisse.

## CHRONIQUE BIOGRAPHIQUE I (1864–1911)

Née en 1864 à Saint-Pétersbourg où elle a vécu les trente premières années de sa vie, elle était la fille d'un médecin, fondateur et directeur de l'Hôpital évangélique de cette ville. Son père était d'origine allemande, sa mère d'origine balte, tous deux de familles protestantes évangéliques, c'est-à-dire à cette époque d'un christianisme exigeant et engagé socialement. D'autre part, elle sortait d'un milieu aisé et respecté par la famille du tsar malgré une culture, une langue et une confession étrangères. Le grand-père maternel possédait des industries textiles florissantes en Finlande et à Saint-Pétersbourg tandis que le grand-père paternel avait été anobli pour avoir organisé la lutte contre les épidémies de choléra et de peste à Odessa entre 1827 et 1831.

Après avoir obtenu un diplôme d'institutrice secondaire, Charlotte von Mayer a enseigné dans un orphelinat, elle a fait des études de garde-malade et a participé très activement à des œuvres d'évangélisation et d'action sociale.

Son père est mort alors qu'elle avait dix-neuf ans. Aînée de sept enfants, elle a dû seconder sa mère. Pour la santé de l'un de ses frères, la famille est venue s'établir en Suisse. Charlotte von Mayer a alors entrepris à l'âge de 30 ans les études de médecine qu'elle n'avait pas été autorisée, pour des raisons de convenance sociale, à faire à Saint-Pétersbourg.

Ses études brillantes et sa personnalité lui ont valu d'être choisie comme interne en chirurgie, au nez des étudiants masculins vaudois, par le prestigieux professeur de chirurgie, César Roux. D'autre part, c'est pendant ses études qu'elle a rencontré Eugène Olivier, alors chef de clinique médicale, arrêté dans sa carrière par la tuberculose, et pour lequel Charlotte von Mayer a ressenti une vive sympathie.

L'internat terminé, elle quittait Lausanne pour Saint-Pétersbourg avec un doctorat d'université. Elle a créé un dispensaire avec une modeste clinique chirurgicale pour traiter femmes et enfants pauvres. Mais plus tard, elle est revenue en Suisse au chevet d'Eugène Olivier toujours menacé, et l'a épousé l'année suivante. La direction du tout nouveau Sanatorium populaire de Leysin a été proposée à Eugène Olivier et à sa femme. Mais une grave rechute de la maladie d'Eugène Olivier les a contraints à renoncer à ce projet.

De 1901 à 1905, ils ont séjourné à Leysin, Charlotte Olivier assistant son mari dans cette lente et désespérante thérapie du repos; les médecins étaient leurs amis dans cette cité de sanatoriums du canton de Vaud. Ensuite pendant cinq années, ils ont été médecins de campagne, Charlotte Olivier faisant des conférences sur différents sujets sociaux (alcoolisme, tuberculose, condition de la femme, statut de l'enfant, insalubrité des logements, etc.). Des circonstances fortuites (fin de bail de leur maison-cabinet), mais plus certainement aussi des

motivations profondes (la volonté de s'engager davantage), les ont décidés à se rapprocher de Lausanne où allait commencer ce que j'appellerais l'entrée de Charlotte Olivier sur la scène de la lutte contre la tuberculose.

## CHRONIQUE BIOGRAPHIQUE II (1911–1945)

Si durant les dix premières années passées en Suisse la trajectoire de Charlotte Olivier a été totalement subordonnée à l'état de santé de son mari, pendant toute la période qui suivit, elle a pu s'investir dans une démarche personnelle. Cependant l'engagement a été celui du couple Olivier: Eugène, toujours fragile, était un homme de cabinet, théoricien de la lutte contre la tuberculose dans le canton de Vaud, en tant que secrétaire général de la L. V. T.; il était en outre conseiller de sa femme qui était une personne de terrain et d'action. C'est donc davantage une double biographie ou une biographie en symbiose qu'il aurait fallu écrire. Assurément, la trajectoire de Charlotte a été influencée par la présence de son mari, même lorsqu'il a abandonné la présidence de la L. V. T. pour se consacrer à l'étude de l'histoire de la médecine dans le canton de Vaud, œuvre majeure publiée partiellement de manière posthume.[2] C'est pourtant la femme, et non le couple, qui a retenu mon attention, parce que son œuvre explique de manière concrète comment la lutte contre la tuberculose a été le fruit d'un travail collectif et anonyme: elle a su mobiliser les forces nécessaires en sollicitant l'aide de femmes bénévoles, puis en créant un réseau de professionnelles, les infirmières-visiteuses.

Dès 1911 donc, le couple Olivier s'est rapproché de Lausanne où Edouard de Cérenville, président de la L. V. T. et Paul Demiéville, directeur de la Policlinique et du Dispensaire antituberculeux songeaient à leur collaboration. Il y a eu trois lieux principaux d'engagement: la cure d'air de Sauvabelin, le Dispensaire antituberculeux, la L. V. T.

Depuis longtemps sensibilisée aux graves problèmes liés à la tuberculose (à l'Hôpital évangélique de son père, avec son mari malade à Leysin, ou dans le village où Eugène et Charlotte Olivier soignaient aussi des tuberculeux), elle a décidé, avec son mari, de créer une cure d'air à Sauvabelin pour accueillir pendant la journée des habitants pauvres de la ville de Lausanne, menacés par la maladie, en leur offrant sous une forme abrégée le repos, l'air et la nourriture fortifiante qui étaient les principes de base du sanatorium.

D'autre part, toujours en 1911, le directeur de la Policlinique, Paul Demiéville, confie à Charlotte Olivier la responsabilité du Dispensaire antituberculeux. La Policlinique universitaire offrait à la population défavorisée des consultations gratuites servant en même temps de lieu d'apprentissage pour les étudiants en

médecine qui se destinaient à la médecine ambulatoire. Des consultations spéciales avaient été créées à la Policlinique (gynécologie et accouchements, ophtalmologie, tuberculose, maladies des nerfs, etc). Ouvert depuis 1906, le Dispensaire antituberculeux était une réponse aux débats menés l'année précédente au Congrès international de la tuberculose qui s'était tenu à Paris: il fallait une institution complémentaire au sanatorium; si ce dernier se chargeait du traitement des malades isolés de leur contexte, il fallait un lieu dans la ville pour permettre les traitements ambulatoires, le dépistage dans l'entourage du malade et le suivi à long terme des familles contaminées. Le Dispensaire antituberculeux était le centre névralgique, mais il était submergé par la complexité des situations. Il fallait des relais que l'on pouvait attendre de la Ligue vaudoise contre la tuberculose, fondée elle aussi en 1906 et dont la vocation était la campagne de prévention au sein de toute la population et le soutien par solidarité des tuberculeux et de leurs familles.

Or, en 1912, participant à l'assemblée générale de la L. V. T., Charlotte Olivier entendit le bilan très pessimiste du président, Edouard de Cérenville, directeur de l'Hôpital cantonal: «Le Vaudois ne veut pas entendre parler de tuberculose». Confrontée à la réalité tragique de cette maladie, elle ne pouvait accepter ce constat et entreprit de secouer la torpeur avoisinante.

Elle choisit de mobiliser une association féminine, l'Union des femmes, pour lui demander de se charger des aspects sociaux et préventifs de la tuberculose, tâche échappant au devoir et aux compétences des médecins: trouver un lit pour que le tuberculeux dorme seul chez lui, trouver un meilleur logement pour une famille vivant dans des conditions insalubres, prendre soin de la famille pendant l'absence de la mère malade, apporter un soutien financier pendant la maladie du père, protéger les enfants de la contagion en les éloignant, se charger de l'éducation antituberculeuse dans les foyers menacés. Dans une conférence donnée aux membres de l'Union des femmes, Charlotte Olivier les exhortait avec conviction: «A qui s'adresser pour ce travail, sinon à vous? N'est-ce pas à la femme en bonne santé, cultivée, sans profession assujettissante […] à se soumettre à cette besogne? Les hommes sont trop occupés pour la faire. […] Je ne désire ni votre pitié ni votre charité, mais la compréhension d'un devoir social qui attend votre secours immédiat et personnel.»[3] Elle sollicitait des collaborations volontaires pour agir à Lausanne – au Dispensaire et dans les familles touchées – et pour agir dans le canton afin de rallier autant de membres que possible. La campagne a été menée de personne à personne, en partant d'un noyau de femmes vers une collectivité de plus en plus large: les membres de l'Union des femmes d'abord, puis les épouses de pasteurs ou de notables, enfin les femmes de la communauté locale. Grâce à la collaboration de l'Union des femmes, le nombre d'adhérents à la L. V. T. est

passé de 120 membres en 1912 à 9000 membres en 1915, répartis en 25 sections cantonales.

Une autre démarche d'envergure, conduite quelques années plus tard, entre 1922 et 1930, par Charlotte Olivier et des collaborateurs, a été de remplacer partiellement l'action bénévole par la mise sur pied d'une profession polyvalente, appelée infirmière-visiteuse (déjà présente à Lausanne au Service d'hygiène et au Service médical des écoles), largement inspirée d'une formule développée alors aux Etats-Unis et dans les pays scandinaves, à savoir l'infirmière de santé publique préfigurant l'assistante sociale. La prise en charge d'une famille pauvre touchée par la tuberculose impliquait tant de démarches que le bénévolat n'offrait plus assez de cohérence et de rigueur, d'autant qu'au moment où les premières infirmières-visiteuses «antituberculeuses» ont été mises en place, le réseau des institutions se développait de plus en plus: relations avec les sanatoriums, ouverture de préventoriums pour mettre à l'écart les enfants et de pavillons de plaine pour hospitaliser les incurables, etc.

C'est à Charlotte Olivier que l'on doit essentiellement la mise sur pied de ces deux groupes de collaboratrices, membres bénévoles de l'Union des femmes et infirmières-visiteuses, qu'elle a suivies et guidées avec acharnement. Ce travail de «chef d'équipe» s'ajoutait aux consultations quotidiennes du Dispensaire, aux séances de la L. V. T., aux conférences et aux contacts avec sanatoriums, préventoriums et pavillons.

Enfin, ce ne fut pas la moindre des interventions de Charlotte Olivier dans la lutte contre la tuberculose que ses interpellations auprès des autorités communales, cantonales et surtout fédérales. Elle a notamment directement sollicité le président de la Confédération, Ernest Chuard, pour obtenir une subvention fédérale annuelle pour la lutte contre la tuberculose en Suisse (*arrêté fédéral* du 21 mars 1922), puis elle a largement contribué à faire accélérer l'étude de la *loi fédérale sur la Lutte contre la tuberculose* adoptée en 1928.

C'est à l'âge de 77 ans que ses activités se sont sérieusement ralenties. Affaiblie par la maladie et par l'âge, elle s'est retirée de la vie active et de la vie publique. Elle a sollicité une dernière fois en 1943 l'aide de l'Etat en précisant qu'allait bientôt disparaître de la scène celle qui fut «la plus grande mendiante du canton».

## UN RÔLE DYNAMIQUE

On pourrait se demander si la personne était irremplaçable, si ce qu'elle a fait, d'autres auraient pu le faire, ou de manière plus abrupte, si son rôle a été indispensable, en l'occurrence ici, dans la lutte contre la maladie. A l'inverse, la

carrière de la personne était-elle pour ainsi dire déterminée par le contexte familial et social? Cette double question, demande quelques précisions relatives au contexte historique et au milieu familial.

C'est à la fin du XIXe siècle que la tuberculose, dont la contagiosité avait été confirmée en 1882 (découverte du bacille par Robert Koch), a été reconnue comme une maladie sociale. La première Conférence internationale de la tuberculose, tenue à Berlin en 1899, attestait cette prise de conscience. Une Commission centrale suisse a été fondée en 1902 dans le but d'organiser un programme d'action à l'échelle nationale et d'harmoniser la lutte contre la tuberculose dans les cantons. Le Congrès international de Paris de 1905 a été particulièrement déterminant puisque c'est à la suite de ce congrès que dans le canton de Vaud, comme d'ailleurs dans d'autres cantons – Genève notamment –, ont été créés Ligues et Dispensaires. On l'a vu, les structures de base existaient lorsque Charlotte Olivier est entrée en scène. Elle leur a donné une impulsion déterminante.

Les différentes actions entreprises par Charlotte Olivier dans le canton de Vaud la situent au cœur de la lutte. Elle ne fut pas le seul acteur, loin de là, puisque la campagne s'est appuyée précisément sur de nombreuses volontés et de nombreuses forces, mais elle ne fut pas non plus le seul moteur. D'autres personnalités l'ont précédée, l'ont accompagnée, lui ont succédé, ainsi, pour ne citer que les plus importantes, les médecins Edouard de Cérenville, Paul Demiéville, Fritz Morin à Leysin – fondateur du sanatorium populaire de Leysin –, William Francken – fondateur du Pavillon de la Côte au-dessus de Rolle –, Emma Monneron-Tissot – fondatrice du premier préventorium pour enfants dans le canton de Vaud en 1908 déjà – et Elisa Serment, toutes deux de l'Union des femmes, ou les collaboratrices du Dispensaire antituberculeux, notamment Marguerite Ecoffey qui reprit la direction de celui-ci dès 1926. Et bien sûr Eugène Olivier, secrétaire de la L. V. T. de 1913 à 1926.

Elle fut cependant la plus déterminée, la plus efficace, la plus insistante, la plus constante. Et c'est là probablement qu'interviennent des facteurs liés à la personne, à son tempérament, à ses motivations, à ses origines.

## UNE BIOGRAPHIE PRÉPARÉE

Avant de repérer ces facteurs, je dois m'arrêter un instant sur les sources qui ont orienté ma recherche et m'ont conduite à cette biographie. Je voulais avant tout comprendre la campagne antituberculeuse, ses méthodes et ses arguments et je pensais étudier l'action de la L. V. T. Or une étude, malheureusement non publiée, venait de faire connaître la complémentarité des acteurs. Je disposais

en outre de deux fonds d'archives: celui de la L. V. T., déposé à l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique, a été rassemblé par Eugène Olivier pendant qu'il était secrétaire de la L. V. T.; après son départ, les archives conservées sont moins complètes. Mais c'est surtout le fonds *Charlotte Olivier,* déposé au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne-Dorigny, qui fut le plus utile, quoique je l'aie insuffisamment exploité. Il est constitué de l'ensemble des documents relatifs à Charlotte Olivier (lettres personnelles, correspondance officielle, coupures de journaux, textes de conférences, documents iconographiques, etc.). Le tout a été minutieusement trié et archivé par Eugène Olivier après le décès de sa femme, dans l'intention explicite de servir aux historiens futurs. Plus que cela, il a lui-même rédigé une biographie dactylographiée de 700 pages. Enfin, Eugène Olivier a relevé les annotations que sa femme avait écrites dans ses Bibles[4] (car elle en possédait plusieurs) et qui nous révèlent un véritable combat intérieur.

Après la mort de Charlotte Olivier, deux biographies ont été écrites s'appuyant sur les documents auxquels j'ai eu accès.[5] Benjamin Vallotton, auteur de romans sur les mœurs vaudoises, et Jules Vincent, pasteur de la paroisse de Saint-François à Lausanne, ont été sollicités par ses amis; le premier ne connaissait pas personnellement Charlotte Olivier, le second était un confident. Ces ouvrages sont essentiellement narratifs, privés en général de références (certains passages sont littéralement cités de la biographie rédigée par Eugène Olivier) et donnent peu d'explications relatives au contexte, sans doute parce qu'il allait de soi pour les auteurs. L'ouvrage de Benjamin Vallotton donne de nombreuses anecdotes, mais c'est le ton, plus que le contenu, qui gêne aujourd'hui. Deux extraits donnent une idée du pathos donné à la biographie: «pour que le dossier de la vaillance soit complet», il raconte les troubles de santé de Charlotte Olivier; elle souffrait de démangeaisons (un prurit), «le corps entier est balafré de stries sanglantes». Il termine son ouvrage en décrivant Charlotte Olivier se rendant chez un homme d'Etat pour solliciter un soutien des autorités: «La voyez-vous, l'octogénaire au grand cœur, humblement assise, dans le petit jour maussade, sur une marche d'escalier, attendant la minute où elle pourra plaider pour un de ces petits auxquels elle a donné sa vie?»[6]

Les biographies écrites peu après sa mort avaient pour objet de révéler à la société les dettes envers le personnage disparu. Charlotte Olivier avait cultivé la discrétion, Eugène Olivier a donné les instruments pour comprendre sa personnalité: «une fois qu'ils ont gagné l'autre rive ceux qui ne sont plus parmi nous deviennent un bien commun.»[7]

## UNE FEMME SUR LA SCÈNE PUBLIQUE

La biographie écrite par Eugène Olivier donne assez d'éléments pour permettre quelques commentaires. Si des œuvres analogues ont été réalisées dans le domaine de la lutte contre la tuberculose par d'autres personnes dans d'autres lieux (par exemple le Dispensaire de Sir Robert Philip à Edimbourg ou la mobilisation des femmes de la Société d'utilité publique dans le canton d'Argovie) dont Charlotte Olivier s'est inspirée, elle a su raviver et soutenir la lutte dans le canton de Vaud en tirant parti de sa personnalité:

– Femme, elle pouvait mobiliser d'autres femmes, exiger d'elles ce qu'elle-même avait vécu : «santé, savoir, position sociale obligent» avait-elle affirmé dans son appel à l'Union des femmes. D'autre part, il est indéniable que le champ médico-social qu'elle investissait n'était pas prestigieux pour les hommes et qu'elle ne pouvait être considérée comme une rivale, ce qui eût été différent sans doute si elle avait été à la direction d'un sanatorium ou si elle avait poursuivi sa carrière en chirurgie. On peut se demander s'il y a eu auto-censure de sa part en plus des circonstances conjoncturelles (la maladie aggravée d'Eugène ou la possession d'un simple doctorat d'université et non d'un doctorat d'Etat) pour qu'elle y renonce; il est plus probable que son orientation a été infléchie par sa très forte conscience des problèmes sociaux liés à la maladie.

– Etrangère, elle n'était pas retenue par les manières locales, par la réserve, par le respect d'un consensus. Epouse d'Eugène Olivier, elle se trouvait appartenir, par alliance, à la famille de deux grands hommes du canton de Vaud. En effet, Eugène Olivier était le petit-fils d'Urbain, romancier très populaire et le petit-neveu de Juste, professeur d'histoire, historien et écrivain. Cette parenté apportait une sorte de caution et rassurait, tandis que l'origine étrangère lui donnait, étant donné sa situation privilégiée, une certaine distance et une plus grande liberté.

– Très cultivée, habituée à parler et à défendre des idées, éduquée dans un milieu social très exigeant et familière des «grands» de l'entourage du tsar Alexandre II, elle n'était pas intimidée par la hiérarchie sociale et connaissait les conventions que sciemment elle ne respectait pas si elle était déterminée à agir vite. Ses visites insistantes au petit matin chez les responsables politiques ont en effet une saveur tout à fait insolite.

– Imprégnée de l'éthique évangélique, par son milieu familial et par conviction personnelle, elle se sentait investie d'une responsabilité vis-à-vis de la société, en particulier des démunis. Deux versets bibliques, dont le premier était accroché dans son bureau, peuvent illustrer ses conceptions: «Ouvre ta bouche pour le muet, pour la cause de tous les délaissés ouvre ta bouche, juge avec justice et défends le malheureux et l'indigent» (*Proverbes* 31, 8–9) et «On demandera

beaucoup à qui l'on a beaucoup donné» (*Luc* 12, 48). Elle avait ajouté dans la marge: «Comme nous, par les parents, la fortune».
– Tourmentée et éprouvée intérieurement, elle a déployé une énergie que l'on serait tenté de qualifier de désespérée. Dès son enfance, elle a souffert de maladies psycho-somatiques liées peut-être à une conscience trop aiguë et à un tempérament toujours réfréné (elle parlait de son être volontaire, dur, tyrannique, autocrate, jaloux de sa liberté).[8] Elle n'aimait pas les plaisirs, elle ne connaissait pas la douceur et la paix intérieures. Elle vivait le travail comme une délivrance, elle l'a associé dans les marges de la Bible à la convoitise, à la tentation. Elle a eu des rapports très difficiles avec certains de ses collaborateurs les plus proches. «D'où viennent les luttes, d'où viennent les querelles parmi vous?» (*Jacques* 4, 1), en marge «Passions de travail? de pouvoir?». En découvrant les commentaires de ses Bibles, documents intimes confiés par Eugène Olivier à la postérité, on pourrait être tenté d'expliquer l'œuvre et le comportement de Charlotte Olivier par ce moi profond. Ce serait réducteur, mais cela nous permet de porter un regard plus nuancé et plus humain sur une destinée complexe. Sans doute tous les ingrédients étaient réunis, avec des éléments fortuits comme la rupture causée par la mort du père, pour expliquer sa vocation, sa carrière sur la scène publique. L'éducation et le milieu qui ont formé le creuset de la personnalité de Charlotte Olivier (sa conscience sociale et religieuse) et la situation de la lutte contre la tuberculose dans le canton de Vaud (le désintérêt du public) ont été en résonance. Mais la vocation apparaît bien ici, non comme un don angélique et immuable, qui ferait dire simplement «elle fut bonne et droite», mais comme une lutte aussi bien intérieure qu'extérieure.
L'approche biographique n'a été que partielle, certains pans ont été laissés de côté, notamment son engagement pour aider les Russes en exil pendant et après la Première Guerre. La biographie a été choisie en partie pour des raisons fortuites (le fonds *Charlotte Olivier*), cependant l'histoire sociale collective et anonyme m'avait révélé ses limites. A plusieurs reprises j'avais rencontré des personnalités dont l'influence paraissait indéniable. L'occasion m'était donnée d'observer que la détermination d'une personne pouvait infléchir dans la durée une action, sous-tendue cependant par une attente ou une nécessité collectives.

*Notes*

1 Geneviève Heller, *Charlotte Olivier. La lutte contre la tuberculose dans le canton de Vaud,* Lausanne 1992. L'article s'appuie sur cette publication.
2 Eugène Olivier, *Médecine et santé dans le Pays de Vaud au XVIIIe siècle, 1675–1798,* Lausanne 1939, 2 vol., rééd. dans la collection de la Bibliothèque historique vaudoise,

1962, 2 vol.; *Médecine et santé dans le pays de Vaud. Des origines à la fin du XVIIe siècle,* Lausanne 1962, 2 vol.

3 Charlotte Olivier, «La lutte contre la tuberculose», *Bulletin féminin* (juin 1912), 45–55.

4 Bibliothèque Cantonale et Universitaire (BCU), Fonds Charlotte Olivier, cahier beige portant l'indication «Charlotte vue par ses Bibles»; les Bibles avaient été remises à son frère le plus proche et ont été perdues.

5 Benjamin Vallotton, *Charlotte Olivier. Contre vents et marées 1864–1945,* Lausanne 1948, 226 p.; Jules Vincent, *Gardienne de ses frères, Charlotte Olivier,* Lausanne 1954, 38 p. (édité par la Ligue vaudoise contre la tuberculose et l'Association antialcoolique du corps enseignant vaudois).

6 Benjamin Vallotton, *Charlotte Olivier,* 194 et 214.

7 BCU, Fonds Charlotte Olivier, [Eugène Olivier], début du cahier beige, «Charlotte vue par ses Bibles».

8 BCU, Fonds Charlotte Olivier, Fragment d'une autobiographie rapidement abandonnée, Cahier de Bordhigera.

## ZUSAMMENFASSUNG


### ZWISCHEN BIOGRAPHIE UND KOLLEKTIV. CHARLOTTE OLIVIER-VON MAYER (1864–1945) UND DER KAMPF GEGEN DIE TUBERKULOSE

Die Biographie von Charlotte Olivier-von Mayer stand am Ausgangspunkt einer sozialgeschichtlichen Studie über den Kampf gegen die Tuberkulose und die Probleme einer präventiven Gesundheitspolitik im Kanton Waadt in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts. Charlotte Olivier überragte die andern Akteure dieser Kampagne durch ihre aussergewöhnliche Persönlichkeit, mit der sie den Kampf gegen die Tuberkulose vorantrieb. Dies hatte einige spezifische Gründe, die aufgezeigt werden müssen. Als Frau gelang es ihr leichter, andere Frauen zu mobilisieren und von ihnen jenen Einsatz zu verlangen, den sie selber vorlebte. Da der sozio-medikalische Bereich, die Tuberkuloseprävention, nur wenig prestigeträchtig war, kamen die Männer kaum in Versuchung, sie als Konkurrentin zu bekämpfen. Sie hatte zudem als Ausländerin den Vorteil, von lokalen Zwängen und Gewohnheiten weniger belastet zu sein. Als Gattin von Eugen Olivier half es ihr aber dennoch sehr, zu den angesehenen Familien der Waadt gezählt zu werden und von deren Prestige zu profitieren. Kultiviert, gewohnt, ihre Ideen selber zu verteidigen, aufgewachsen in einem anspruchsvollen, dem Zar Alexander II. nahestehenden Milieu, liess sich Charlotte Olivier von gesellschaftlichen Autoritäten wenig beeindrucken. Sie missachtete auch konventionelle Schranken, wenn es darum ging, rascher ein gesetztes Ziel zu erreichen. In ihrem Tun wurde sie bestärkt durch ihre protestantische Ethik und

durch ihr gesellschaftliches Verantwortungsbewusstsein, das insbesondere den sozial benachteiligten Schichten galt.
Hinzu kamen allerdings sehr persönliche Aspekte. Sie war innerlich so aufgewühlt, dass ihr Engagement sich beinahe mit Verzweiflung mischte. Seit ihrer Kindheit litt sie an psychosomatischen Krankheiten, gepaart mit einem geschärften, aus der Unterdrückung ihres Temperamentes genährten Bewusstsein. So erlebte sie die Arbeit als Befreiung. Doch selbst wenn die Motive ihrer öffentlichen Tätigkeit in ihrer psychischen Natur zu finden sind, dürfen die Wechselwirkungen zwischen ihrer Persönlichkeit – geprägt von Verpflichtung und Glaube – und den sozialen Herausforderungen im Kampf gegen die Tuberkulose nicht unterschätzt werden.
Das Projekt diese Biographie wurde begünstigt durch das schon gut erschlossene Archivmaterial. Es hatte sich aber während der Untersuchung auch gezeigt, dass eine rein sozialgeschichtliche Behandlung des Kampfes gegen die Tuberkulose auf gewisse Grenzen stiess. Die Biographie bot hier die Möglichkeit, die persönliche Initiative am Kontext einer kollektiven Erfahrung der Gesellschaft zu messen.

*(Übersetzung: Hans Ulrich Jost)*